

Les MOSAÏQUES du PARC

Par HENRI DUCROS

ou :
Sujet helvétique à
Saint-Honoré-les-Bains



Les hommes se sont certainement toujours penchés sur ces eaux chaudes émergeant au pied de la butte des Garennes à Saint-Honoré-les-Bains. Ces mêmes hommes se sont succédé : les Celtes très certainement, fervents admirateurs des sources qu'ils plaçaient sous la protection de divinités; les Romains, recherchant dans des thermes luxueux une récompense à leurs « guerroyements » et à une cohabitation pas toujours aisée avec les tribus gauloises; ensuite vinrent les destructions, la vague déferlante des Barbares et autres Vandales. Le Moyen Age verra un grand silence s'établir, l'Eglise réfutera longtemps le pouvoir magique d'eaux qui avaient l'ineffable défaut de sourdre des profondeurs tout en dégagant des senteurs de soufre.

Au siècle dernier, après bien des tentatives, des péripéties, des engagements sans avenir tant manquaient les moyens financiers, un établissement, œuvre de la famille d'Espeuilles, va voir le jour. En 1855 ouvrent des thermes dignes de recevoir les grands de ce monde, c'est-à-dire une bourgeoisie en pleine évolution et une noblesse sur le déclin.

Les deux guerres vont rythmer et casser un essor qui, finalement, ne sera pas celui espéré, mais toujours subsiste une nécessité esthétique, il faut égaler les autres villes d'eaux. Saint-Honoré actualise son établissement, se pare en 1900 d'un hall au dôme d'ardoise, au plafond orné de céramiques et au sol en mosaïques. Reste le parc, les arbres ont poussé : cèdres bleus, chênes séculaires, platanes bordent une allée qui longtemps fut marchande... Les bordures des escaliers sont faites d'un bois qui se dégrade aux cours des ans; l'œil ne se

pose que sur le vert des pelouses et des frondaisons : il faut autre chose. Au début des années cinquante, M. Prat, alors directeur de l'établissement, va entreprendre avec son équipe une décoration calquée sur ce milieu au charme racé qu'il ne faut surtout pas heurter; les mosaïques du parc vont être réalisées. Désormais, de manière quasi imposée, le regard est attiré par ces milliers de petits carreaux jaunes et verts adhérent aux bancs et aux vasques, les motifs se détachent avec harmonie et douceur. Rien n'altère la fragilité d'un cadre qui engage au repos et à la méditation.

En fouillant la mémoire du parc, nous faisons la rencontre d'un homme venu là poussé par les nécessités de

la vie et qui posera définitivement son bagage à Saint-Honoré, bourgade paisible et accueillante.

C'est en travaillant à la construction d'une ligne électrique que Christian Gerber arrivera à Saint-Honoré-les-Bains où se déroulera le reste de son existence. Sa rencontre avec Germaine Thomas, née au Seu, petit hameau proche de la ville, en décidera.

Christian Gerber ne fut pas tout de suite intégré au personnel de l'Etablissement thermal, et il dut attendre 1950 pour donner libre cours à son imagination dans des compositions de mosaïques qui modifieront totalement la perception environnementale des thermes.



Christian Gerber

Qui était Christian Gerber? Laissons sa fille Françoise nous conter son histoire.

Mesgrands-parents paternels étaient agriculteurs. Mon grand-père, Christian Gerber, né à Oberlangenegg (canton de Berne), et ma grand-mère, née Katharina Brunner à Mumlwil (canton de Solothurn¹), possédaient des vignes qui furent anéanties par le phylloxéra. Ruinés, ils s'en furent à la recherche d'une terre plus clément, traversèrent le Rhin à Bâle en été 1895 pour s'installer en Alsace où mon père naquit à Huningue le 5 décembre de la même année et reçut le prénom de son père.

« Après Huningue, mes grands-parents reprirent une ferme à Sankt Ludwig (aujourd'hui Saint-Louis : l'Alsace en ce temps-là était allemande) à la frontière suisse de Bâle.

Ma grand-mère devint ouvrière à Bâle tandis que mon grand-père assurait le travail des champs. Ils eurent six enfants. Ma grand-mère était musicienne, elle jouait très bien de la mandoline, de la flûte traversière, de la guitare et de la cithare tyrolienne; de plus, elle possédait une très jolie voix. Tout petits ses enfants furent bercés par la musique, et c'est tout naturellement qu'ils apprirent à jouer et à chanter; elle leur enseigna différents instruments, ils chantaient à plusieurs voix en s'accompagnant de leurs instruments. Leur répertoire se composait de grandes œuvres, des cantates mais aussi des chants populaires et folkloriques de Suisse centrale. Deux garçons jodlaient remarquablement bien, et l'un d'eux jouait du cor des Alpes.

P a r

la suite, celui qui jouait de la flûte apprit l'orgue et le chant grégorien au contact d'un ami de son âge lui-même musicien.

« Enfant, mon père apprit avec sa mère à jouer de divers instruments. Chaque jour en revenant de l'école, à midi, il s'arrêtait devant la vitrine d'un restaurant pour voir et écouter un violoniste qui animait l'apéritif-concert. Cet enfant au regard fasciné intrigua le musicien qui quitta la salle pour lui demander ce qui l'attirait tant. Mon père fit part de son admiration, et le musicien lui proposa de lui donner quelques leçons. C'est ainsi que mon père acquit ses premières notions de violon, qu'il s'empressa d'approfondir tout seul par la suite.

« La maison de mes grands-parents était ouverte à tous, chacun pouvait y passer les soirées et écouter musique et chants, et il était tout naturel de voir la famille

animer les fêtes et les événements joyeux du village.

« Cette ambiance dans laquelle famille, voisins, amis, gens de passage se réunissaient autour de la musique, nous la retrouverons plus tard chez mes parents à Saint-Honoré-les-Bains. Toute notre enfance a baigné dans la musique et a été marquée par de telles soirées passées en été dans la cour ou sur la terrasse en un temps où il n'y avait guère de pick-up et encore moins de CD. Ils étaient nombreux, les "baigneurs" qui, se promenant dans l'Hate au soir d'une belle journée, s'arrêtaient devant notre maison et montaient le chemin pour s'installer auprès de nous.



1. Soleure, pour les Jurassiens francophones

« Mon grand-père n'était pas musicien mais il avait un autre don. Sa maison était décorée d'objets en bois sculptés par ses soins, de tableaux, des petits chalets, des plateaux, des coffrets. Je me souviens au moins de deux horloges et d'une pendule mais aussi de vrais meubles, presque tous ceux qui étaient dans la maison; beaucoup de petits objets décoratifs. Tout était très fin, très dentelé, extrêmement fragile. Pour faire tout cela, mon grand-père n'avait pas de local particulier, il utilisait du bois récupéré, travaillait sans outil perfectionné. Avec un simple canif

bien aiguisé il réalisait des merveilles.

« Les horloges qu'il avait ainsi faites marchaient et sonnaient très bien.

La maison de Christian Gerber, à Saint-Honoré-les-Bains



L'une d'elles avait même un petit carillon qui annonçait les quarts d'heure et les heures par une petite mélodie folklorique de Suisse; cette réalisation était l'œuvre d'un de ses fils qui, sans aucune notion d'horlogerie, avec des mécanismes inutilisables, avait mis les pièces bout à bout pour faire ainsi chanter les heures. C'était très beau et ça sonnait comme aucune autre horloge au monde ne saurait le faire.

« La ferme de mes grands-parents n'était pas suffisamment rentable pour occuper tous les enfants. Mon père dut partir travailler. Sans formation particulière, il tint divers emplois. On le voit à Bâle, à Soleur, à Interlaken, et c'est dans cette dernière ville qu'il

fit son service militaire.

« A Bâle, mon père créa un petit orchestre avec quelques amis et dispensa des leçons de musique à des enfants. En 1988, nous eûmes le bonheur, ma sœur Sylviane et moi, de rencontrer dans cette ville un de ces musiciens qui nous parla longuement de tout ce qu'il avait appris de mon père au point de vue artistique. Le vieux musicien fut heureux de nous faire part de ses souvenirs, ce fut une rencontre très riche et très émouvante.

« Je ne sais dans quelles circonstances mon père fut embauché, en 1920 à Bâle, pour construire la ligne électrique qui, partant de cette ville, devait traverser la France. J'ignore ce que fut préci-



sément son itinéraire, je sais simplement qu'il séjourna à Paray-le-Monial dont il avait gardé un excellent souvenir. Il nous décrivait en détail tous les monuments qu'il y avait admirés, et je puis dire que nous avons parfaitement connu cette ville bien avant d'y avoir été. De Paray, mon père arriva un certain jour dans la Nièvre, il rencontra à Saint-Honoré-les-Bains ma mère, se maria et s'y fixa définitivement.

« Notre mère, Germaine Thomas, naquit le 24 août 1904 au Seu, hameau situé à trois kilomètres de Saint-Honoré; son père Michel était originaire de Villapourçon et sa mère Anne Bené d'Autun. Mes parents se marièrent le 13 décembre 1924. Selon la loi en vigueur à l'époque, ma mère devint elle-même de nationalité helvétique.

« Un enfant du pays, l'abbé Jean Clément, aujourd'hui décédé, gardait un souvenir émerveillé de mon père lors de son arrivée à Saint-Honoré. Lorsqu'il venait à la maison pour nous écouter jouer et chanter, ma sœur et

moi, il aimait nous raconter combien, dans son enfance, ce grand monsieur venu on ne sait d'où, ne parlant pas français, ayant un nom à la sonorité bien peu morvandelle, faisant de la musique de surcroît, l'avait marqué. Il fallait entendre l'abbé parler des cerfs-volants que mon père fabriquait et qu'il lançait dans les airs depuis la colline de Monthébauld. Le petit Jean Clément n'est sans doute pas le seul gamin du village à s'être essayé à l'envol des cerfs-volants fabriqués par monsieur Christian. Je dis "monsieur Christian" car tous les Saint-Honoréens de souche parlent encore de monsieur Christian bien davantage que de monsieur Gerber. Ma mère, naturellement, devint "madame Christian" et nous, les enfants, les "p'tits Christian".

« Mon père avait hérité de sa mère l'amour et le don de la musique, de son père l'amour du bois et, de chacun d'eux, l'amour du travail bien fait, notion que, je puis le dire sans prétention, notre père transmet à chacun de ses enfants sans exception.

« Lorsque mon père construisit sa maison, il fit également de nombreux meubles. Il commençait par un lit en bois sculpté et une table de toilette au décor semblable. Plus tard, ces deux

meubles furent rangés au grenier, mais le bois n'était pas traité en ce temps-là, et ils s'abîmèrent, piqués par les vers. J'ai toutefois pu récupérer la table de toilette qui sert maintenant de meuble décoratif. Bien d'autres choses disparurent ainsi, vermoulues. Les petits tableaux cassèrent... J'en ai récupéré des morceaux enfouis au fond d'un tiroir, j'espérais pouvoir les rassembler pour reconstituer les pièces : en vain; trop d'éléments manquent? Ces vestiges inutiles, je les garde pieusement, incapable de m'en séparer.

« Parmi ceux, nombreux je pense, qui admiraient les meubles réalisés par mon père, il est une personne qui s'y est intéressée de très près : Mme Charpin, épouse du docteur du village. Mme Charpin aimait beaucoup les belles choses, elle venait très souvent à la maison, proposa même à mes parents d'acheter ces pièces uniques. Lorsque mon père mourut le 26 mars 1980, il me souvient que Mme Charpin adressa à ma mère une longue lettre très émouvante où elle évoquait l'œuvre de mon père et où elle n'hésitait pas à comparer son travail à des réalisations sortant de l'école Boulle. »

Sylviane Gerber a bien voulu rassembler ses souvenirs et nous permettre ainsi de parcourir avec elle la vie professionnelle de son père.



« Arrivé à Saint Honoré et s'y étant marié, mon père se lia d'amitié avec un architecte venu d'Italie nommé Mario Cavacini. Ayant décelé chez Christian des qualités exceptionnelles d'organisation et un sens artistique, Mario conçut les plans de l'hôtel du Guet et confia la direction des travaux à mon père qui construisit le bâtiment avec une équipe d'immigrés italiens. Cela se passait en 1924. Je n'ai donc pas connu M. Mario, reparti dans son pays. »

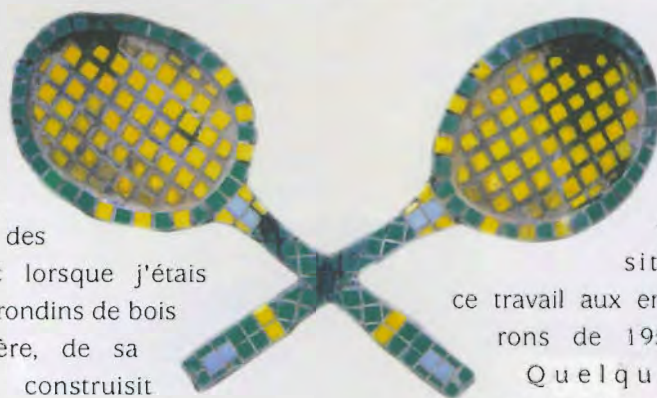
Le parc thermal

C'est en 1926 ou 1927 que mon père entra à l'Etablissement thermal. Les directeurs successifs de l'époque lui firent entièrement confiance, lui remettant la direction de travaux divers, d'aménagement, d'amélioration et, dans une certaine mesure, la gestion du personnel; il dirigea des travaux dans les hôtels Thermal, du Morvan, Régina et Bellevue, et également au casino, le

tout appartenant à la Société thermique.

« Je me souviens des escaliers du parc lorsque j'étais enfant; de simples rondins de bois vermoulu. Mon père, de sa propre initiative, construisit bancs et escaliers en ciment. En dehors de ses heures de travail, il faisait les plans à la maison.

Des raquettes de tennis sont disposées de part et d'autre des escaliers.



« Je situe ce travail aux environs de 1950. Quelques années plus tard

(quatre ou cinq peut-être), M. Prat, directeur de l'Etablissement thermal, demanda à mon père s'il lui était possible de décorer les bancs et les escaliers en mosaïques. Christian se remit à l'ouvrage, fit à nouveau des plans et des maquettes. Je le revois toujours sciant, coupant, assemblant de petits morceaux de carreaux sur une grande feuille de papier d'emballage. Je pense que les travaux se déroulèrent sur deux ou trois ans. Pendant la période de cure, il y avait bien entendu une interruption, ce devait donc être en 1955-1959. Mais là encore, je ne suis pas certaine des dates. Christian a également construit des baignoires en mosaïques à l'intérieur de l'établissement.

« En 1966 ou 1967 – assez tard puisqu'il avait 71 ans –, mon père prit sa retraite. »

Les mosaïques du parc thermal

Ces mosaïques ont été réalisées avec des émaux de Briare, les deux couleurs prédominantes sont le vert et le jaune, mais le blanc figure également sur certaines pièces. Les deux éléments les plus importants sont représentés par les escaliers qui font face à l'Etablissement thermal et le grand escalier de la chapelle. De nombreux bancs s'offrent à chaque palier. Les motifs stylisés sont apparents sur les dossiers des bancs ainsi que des inscriptions : « Saint-Honoré, la station qui guérit » et « Chapelle de l'Etablissement thermal ».



Des modèles de vasques présentent des décorations.

La construction de la maison

Mon père commença la construction de la maison, que nous devions habiter en 1927, *"sans avoir sollicité de permis de construire au préalable et sans avoir concédé aucun privilège d'architecte, d'entrepreneur ou d'ouvrier"* (extrait d'un acte notarié).

« Elevée sur un terrain rocheux, la maison fut en grande partie construite avec la pierre du lieu que mon père extrayait de l'emplacement qui deviendrait la cave actuelle (creusée dans le rocher, elle se trouve encore à l'état brut). Christian faisait ce travail le soir ou tôt le matin, bien entendu en dehors de ses heures de travail à l'Etablissement, et souvent éclairé par une torche que tenait ma mère.

« Cette construction s'étala sur de nombreuses années, mon père l'agrandissant au fur et à mesure que nous naissons (sept enfants). La dernière partie, l'entrée actuelle, a dû être achevée dans les années 1950. Le mur supérieur de cette entrée est constitué d'une pierre de couleur jaunâtre qui imite une sorte de marbre, mon père lui-même en avait inventé le procédé qui, malheureusement, s'est perdu. Voici le souvenir que j'en garde : Christian mélangeait différentes poudres, les appliquait à la truelle sur les murs de la cave où il faisait ses essais, il lissait le tout avec un fer à repasser chaud; quand il estima le procédé au point, il en revêtit le mur intérieur de l'entrée. La partie inférieure grise imitant le granit a été réalisée avec un procédé à peu près semblable mais avec un fer à friser. Je me souviens parfaitement de ces techniques.

« Au-dessus de cette partie de la maison, mon père sculpta un chien lévrier dont la date de réalisation est inscrite sur le socle. Cette statue n'est pas scellée sur la maison. Les jardinières qui décorent la terrasse ont été faites au cours des ans, certaines lorsque mon père prit sa retraite : elles sont toutes nées de son imagination.

« La maison fut entièrement meublée de meubles conçus et façonnés par mon père, décorés de sculptures et de marqueteries; ces meubles sont actuellement en Suisse chez ma sœur Françoise, quelques-uns chez mes frères.

« Mon père n'avait reçu aucune formation particulière, ni en maçonnerie, ni



Autodidacte, Artiste-né, chercheur insatiable, Christian Gerber s'est toujours fié à son génie créatif.

en mosaïques, ni en ébénisterie.

Autodidacte, Artiste-né, chercheur insatiable, il s'est toujours fié à son génie créatif.

« A l'exception des appareils sanitaires et de leur pose, mon père a absolument tout fait, les lamelles de chêne des parquets ont été façonnées une à une. Le sol de la cuisine présente quelque chose de particulier, un mouchetage de tout petits carreaux. Il a même réalisé les conduites du tour-à-l'égout, dont il avait demandé l'homologation et qui furent admirées par le chef de l'équipement de l'époque.

« En creusant la cave pour en extraire les pierres, mon père découvrit une source.

Par un système de pompage, il en avait amené l'eau à la maison (avant l'installation de l'eau courante). Actuellement, ce puits subsiste dans la cave, il est recouvert d'une lourde dalle, une pompe permettait l'arrosage du jardin.

« Mon père avait construit un mode de chauffage assez curieux qui ressemblait à ceux que l'on pouvait voir autrefois dans les fermes de la haute montagne, on l'appelait un "kunch" (traduction impossible). C'était une sorte de grand four à étage dont l'intérieur était en briques de terre réfractaire. L'extérieur était décoré de mosaïques. Ce four fut démoli en 1958 pour faire place à un poêle plus moderne. »

• **Louis Péchiné**, 85 ans, est le cousin germain de Mme Gerber née Thomas :

« *C'était un artiste.* » Voilà ses premières paroles lorsqu'on évoque devant lui le souvenir de Christian avec qui il a travaillé longtemps à l'Etablissement thermal.

« *C'était un homme qui réussissait des merveilles dans tous les domaines : maçonnerie, décoration, meubles, instruments de musique...* »

Christian a fait les plans de la maison de Louis Péchiné ainsi que de celle de son frère, route de Remilly; sans participer directement aux travaux, il venait donner des conseils.

« *Cet homme était capable de faire les choses les plus fines et également d'effec-*

tuer des taches lourdes et ingrates. » Louis Péchiné relate comment Christian avait moulé des tuyaux en ciment qui firent l'admiration du responsable TP de Moulins-Engilbert.

Ils travaillèrent ensemble à la restauration d'une fosse. Christian n'hésitant pas à descendre avec lui dans la fosse insalubre pour la vider et la colmater. Malgré une longue présence en France, Christian avait toujours du mal à s'exprimer en français et demandait souvent à Louis Péchiné de l'accompagner lorsqu'il devait rencontrer des personnages importants afin d'expliciter ses propos.

« *Je suis heureux que vous parliez de lui* », conclut Louis Péchiné en ajoutant à nouveau : « *c'était un artiste.* »

La musique



Lorsque mon père partit travailler sur la ligne, il emporta son précieux violon et sa cithare. Le soir après le travail, il donnait des récitals dans les villes où l'équipe faisait étape. Il nous a longuement raconté les concerts ainsi donnés, en particulier à Luz y et à Paray-le-Monial.

« Christian apprit à jouer d'un instrument à tous ses enfants. Tous nous avons appris le solfège avant même l'alphabet. Nous avons débuté par la mandoline, instrument assez léger pour un petit enfant. Mon père animait les fêtes locales de Saint-Honoré et des environs, seul d'abord, puis avec mes frères quand ils eurent grandi. Beaucoup plus jeunes qu'eux, ma sœur Françoise et moi n'avons

jamais fait partie de cet orchestre, les grands ayant quitté la maison quand nous aurions pu nous joindre à eux; mais nous avons beaucoup joué et chanté en duo ou en trio avec notre père. En famille, lorsque mes frères reve-

naient pour les vacances, Françoise jouait de la guitare et de la cithare, moi du violon.

« Christian était toujours à la recherche d'innovations. Une année il sélectionna des bouteilles vides qu'il choisit pour leur teinte, leur taille et leur sonorité, il les classa selon leur tonalité et réussit ainsi à faire toute la gamme; les bouteilles étaient suspendues et mon père jouait de cet instrument avec un maillet de sa fabrication à la façon dont on joue du xylophone. C'était très joli, j'entends encore *La Paloma* exécutée de cette manière. Il faisait la même chose avec les verres, ce qui était très mélodieux mais beaucoup moins spectaculaire. »

La fête des fleurs

Christian fut pendant des années le principal artisan de cette fête, probablement de 1926 à 1950, il élaborait les plans des carcasses à la maison, puis les chars étaient construits dans les écuries (bâtiments qui se trouvaient alors sur l'emplacement du parking situé en face de l'hôtel Bristol); plus tard ils le furent dans le bâtiment situé derrière le pavillon des fleurs. Les carcasses étaient faites en grillage dans lesquelles les fleurs étaient piquées. C'est dans les années d'après-guerre que Christian eut l'idée du clouage des fleurs. »



● **M. M. Moutet**, qui l'a également beaucoup connu, le définit ainsi :

« Christian était un personnage; en d'autres temps il serait devenu le facteur Cheval de Saint-Honoré. Il faisait son travail, sa musique, vivait sa vie familiale et ne s'occupait pas des autres, il respectait chacun. » Après la guerre, il anima des bals qui avaient lieu à l'hôtel du Guet.

« La ligne électrique sur laquelle il travailla devait provenir d'une petite usine hydroélectrique gérée par la société Grosne Arroux (le monopole de l'EDF n'existait pas encore). Auparavant, seul l'Etablissement thermal et le casino étaient éclairés par l'électricité provenant d'une petite centrale mue par une machine à vapeur qui fonctionnait dans la "forge" de l'Etablissement et dont mon propre grand-père assurait le fonctionnement et l'entretien.

« Christian n'était pas vraiment chef du personnel mais il dirigeait les travaux, essentiellement dans le parc qui était la fierté et la grande préoccupation du directeur de l'époque, M. Prat. Christian travaillait avec d'autres employés qui l'aiderent dans la construction des grands escaliers du parc et ceux non moins imposants de la chapelle. »

● **J.-C. Caillot** :

« Christian était un homme que je voyais passer tous les jours à la même heure et suivant le même trajet pour rentrer chez lui après son travail : il ne déviait jamais de son chemin, ne disait jamais de mal de personne. C'était un artiste. »

● **Lettre de M. Michel Vermalaen**, ancien directeur de l'Etablissement thermal :

« C'était en effet un homme "hors du commun", et j'ai pu apprécier, étant à la Société thermale, toutes ses qualités. En 1950 ou 1951, c'est sur les indications de M. Prat que Christian a réalisé ce long et minutieux travail de mosaïques dans le parc. Je pense que le choix des couleurs, vert et jaune, était de M. Prat. Vous avez eu raison de vous adresser à sa fille Sylviane. Elle a dû vous donner une image exacte de son père qui était non seulement maçon, mosaïste, ébéniste habile, mais aussi excellent musicien. Il avait le goût de l'ouvrage bien fait et il était un artiste modeste. »

Tous les témoignages insistent sur les dons artistiques de Christian Gerber, sur son intégrité, son attachement au travail bien fait et, certainement, sa grande tolérance vis-à-vis des autres.

Christian Gerber s'est éteint en 1980, entouré de sa famille, dans la maison qu'il avait construite cinquante-trois années auparavant. Son souvenir est toujours tenace dans l'esprit des Saint-Honoréens; puissent ces quelques pages prolonger la mémoire d'un homme en effet peu ordinaire, venu par hasard dans la station thermale du sud-Morvan, où ses réalisations artistiques, en particulier les mosaïques du parc thermal, sont restées jusqu'à ce jour totalement anonymes. Françoise et Sylviane Gerber ont, pendant de nombreuses années, perpétué la tradition musicale de leur famille. A la direction d'une chorale, avec la participation du curé Laforge de Saint-Honoré, elles donnèrent chaque saison thermale un concert apprécié par les habitants de la ville et les curistes.